

**Bernard Desportes**

## Les temps difficiles

*Toutes ces contrariétés m'angoissaient,  
mais je n'en laissais rien voir à mes compagnes,  
car je ne voulais pas les contrarier plus qu'elles ne l'étaient.*

Thérèse d'Avila

Les temps étaient difficiles, les vocations rares. Mère Marie-Thérèse de l'Enfant Jésus devait attendre parfois plus d'un an pour accueillir, parmi ses sœurs, une nouvelle recrue. Qu'à cela ne tienne, elle attendait. En priant. Des prières, elle en faisait douze par jour : elle pouvait en faire treize...

Durant ses prières Marie-Thérèse descendait, dans la plus profonde solitude, au plus profond d'elle-même, au fond d'un abîme insondable où, là, enfin, elle trouvait Dieu. Entre deux prières, elle régnait. Autocrate adulée et seule maîtresse des corps et des âmes d'un monde fermé au monde : le couvent des Saints-Innocents.

C'était une haute et large bâtisse de pierres noires que l'on ne pouvait atteindre que par un sentier de mules au sommet du plateau de Millevaches, à mi-chemin entre Meymac et Bugeat. Fondé en l'an 1085 par Archambaud III, le couvent, maintes fois pillé et saccagé au cours des siècles, et inlassablement reconstruit, était une ancienne dépendance du monastère de Meymac. Après que les hordes de Geoffroy Tête noire eurent, en 1379, envahi le couvent, violant, démembrant, massacrant les sœurs recluses des Saints-Innocents, l'évêque avait ordonné de dresser un rempart de protection. Hélas, cela n'empêcha nullement la peste, durant la grande épidémie de 1633, de décimer la quasi-totalité de la communauté religieuse. Le couvent était-il maudit ? Ou n'étaient-ce là que les manifestations d'une volonté divine de mise à l'épreuve ? Les avis étaient partagés. Mais à vrai dire ce couvent du bout du monde, dont on ne voyait jamais les occupantes, avait en fait, peu à peu, sombré dans l'indifférence générale.

Bordé par le Riou Tras et traversé par le ruisseau des Recours, le couvent des Saints-Innocents vivait en autarcie. Derrière ses remparts, des arbres fruitiers, une cinquantaine de poules, autant de canards et les quelques arpents de terres cultivées suffisaient à la nourriture des sœurs ; le ruisseau, été comme hiver, apportant l'eau nécessaire. Il en allait ainsi depuis près de mille ans, Dieu même n'eût pas voulu que cela changeât. Les religieuses ayant fait vœu de claustration, une fois entrées au couvent elles n'en ressortaient plus. Mortes, elles étaient enterrées là, à même la terre, dans un carré bordé de croix qui faisait office de cimetière.

Il n'y avait aucun moyen de communication entre le couvent et le monde extérieur, sauf par le facteur qui apportait deux fois la semaine un courrier qu'il remettait en main propre à la Mère supérieure, laquelle, après l'avoir lu, décidait seule de l'usage qu'il

convenait d'en faire. Marie-Thérèse avait des principes, dont celui de ne jamais donner de lettre à aucune des sœurs, même si par l'une d'elles leur était annoncé la mort d'un parent : ces lettres n'étaient qu'écume polluée venue du monde des hommes. Marie-Thérèse faisait donc un tri sévère de ce que les sœurs devaient savoir et le leur disait elle-même. Pour le reste, s'étant entièrement données à Dieu, elles n'avaient nullement besoin de tout connaître et moins encore de garder, par-devers elles, de tels papiers souillés.

D'ailleurs les sœurs se devaient de n'avoir aucun secret pour leur Mère qui avait, elle, entre autres missions, celle de porter un avis et de les éclairer sur chacune de leurs pensées, même les plus intimes. Enfin, les sœurs ayant également fait vœu de pauvreté, comme tout membre de l'Église, elles ne possédaient rien qui leur fût propre. Ni affaires de toilette ni vêtements. Ceux-ci, changés chaque semaine, leur étaient remis chaque lundi matin à cinq heures, après la douche hebdomadaire et collective qui précédait la grande prière faite en commun. Parmi les nombreuses responsabilités qui lui incombaient, il revenait à Marie-Thérèse de vérifier qu'aucun des sous-vêtements de ses filles ne fût taché de souillures équivoques. Si cela arrivait elles étaient convoquées et devaient s'en expliquer à leur Mère. Marie-Thérèse ne transigeait pas : c'est par une chasteté absolument infaillible que les sœurs prouvaient à Dieu leur fidélité absolue.

Lorsqu'une sœur était malade, elle devait s'en remettre à Dieu, seul juge. La médecine des âmes étant, jugeait quant à elle Marie-Thérèse de l'Enfant Jésus, d'une tout autre efficacité que la prétendue médecine des hommes... Si la sœur disparaissait, on lui faisait une place au fond du domaine, parmi les croix. Jamais Marie-Thérèse ne prévenait les parents : ils avaient perdu leur fille en l'offrant à Dieu, l'affaire était entendue. Mais s'il s'agissait d'une vieille, une de ces sœurs enfermées au couvent depuis des lustres, recuite de frustrations et d'attente, d'aigreur, d'amertume, de désolation devant tant d'années enfuies et à jamais perdues, alors, quelques semaines ou quelques mois plus tard, après un délai qu'elle seule jugeait raisonnable, et nécessaire, Marie-Thérèse écrivait à quelque vague cousin, nièce ou neveu, s'il vivait encore, pour lui annoncer cette bonne nouvelle que sa parente, rappelée par Dieu, avait enfin trouvé la paix.

Car des sœurs il en mourait beaucoup. Une au moins par an, voire deux, quelquefois trois... En général, curieusement, c'était au printemps... Ces enterrements répétés concernaient le plus souvent de jeunes sœurs, emportées sans doute par quelque langueur ou rêverie honteuse... Ils étaient l'occasion d'une sorte de petite fête au couvent, un moment de détente et de relâchement, une fois n'était pas coutume, dans la discipline de fer qu'imposait Mère Marie-Thérèse de l'Enfant Jésus.

Chaque année le couvent des Saints-Innocents accueillait donc en son sein une nouvelle jeune fille venue se mettre à l'abri du monde sous la protection de Dieu... Mais il faut croire que ces nouvelles venues étaient fragiles puisque c'était généralement elles qui mouraient les premières... Comme s'il était impossible d'apporter de façon durable du sang neuf au sein de ce couvent séculaire. Ainsi celui-ci vieillissait-il inexorablement. De toute façon cet arrivage, même pérennisé, eût été insuffisant, car à raison de deux départs par an en moyenne pour une seule arrivée le nombre de couventines ne pouvait que diminuer infailliblement. Mais bon, se répétait Marie-Thérèse, le couvent comptant encore quatre-vingt-quinze sœurs, on pouvait voir venir...

On était au cœur de l'hiver, à la fin janvier, quand les vents glacés venus des monts d'Auvergne voisins balaient le plateau de Millevaches. La petite Agnès, blonde et si pâle, n'avait que dix-sept ans lorsque, directement sortie de l'orphelinat, sanglée dans sa petite robe, les yeux baissés, elle arriva au couvent pour faire don de son âme et de son corps à Dieu. Marie-Thérèse décréta qu'elle se nommerait dorénavant sœur Angélique de la Vierge Marie. Elle serait préposée à la lingerie. Pour commencer. Et mise en cellule individuelle et non dans l'un des dortoirs collectifs, cela afin d'éviter chez l'une ou l'autre des vieilles conventuelles des rêveries déplacées ou, pis, des tentations inavouables qui les eussent damnées.

La petite Agnès avait eu une enfance difficile. Marguerite, dite Margo, sa mère, dernière née d'une fratrie de cinq enfants dont elle était la seule fille, devint dès l'âge de douze ans la proie de son père puis de ses frères. Cela se passait à huis clos, dans la ferme d'élevage de porcs que dirigeaient à Truillon-Porcien, dans les Ardennes, 467 habitants, Jean-Marie et Véra, le père et la mère de Margo, jeune fille avenante, à la croupe et à la poitrine généreuses, mais, disons-le, un peu simple d'esprit. Elle n'avait jamais été envoyée à l'école car, selon sa mère, elle rendait de nombreux services à la ferme. À commencer par le fait d'éviter que son mari et ses fils ne courent la campagne. Le père la prenait dans la porcherie, son domaine. Par derrière, afin de préserver sa virginité, une ou deux fois la semaine selon les saisons. Puis, rapidement, ce fut le tour des frères. La mère veillait à ce que tout se passât bien : rien ne devait sortir de la famille. Va donc attendre tes frères dans l'boiton, disait Véra à sa fille chaque matin, qu'ils se soulagent avant l'travail...

Un matin, pourtant, elle avait alors dix-huit ans, Margo a empoigné la tête de son père et l'a maintenue avec force dans l'auge grasse de la porcherie. Après plusieurs borborygmes et bulles, l'homme s'est affalé de tout son long dans l'auge, mort. Cela se sut et fit un certain bruit à Truillon-Porcien. Marguerite fut retirée à sa mère et placée par l'évêque des Vosges comme bonne auprès du curé de Domraymond-le-Puceau, petite commune fervente de la vallée de la Meuse. Le père Benoît, curé de la paroisse, la cinquantaine, se ferait un devoir d'apprendre à sa nouvelle domestique la lecture du missel. Las, à vingt ans la croupe de Margo n'avait rien perdu, bien au contraire, de la fascination qu'elle pouvait exercer sur un homme seul (nonobstant la présence de Dieu) et soumis aux tourments du démon de midi. Il eut tôt fait de mettre Margo dans son lit. Quand celle-ci se retrouva enceinte, le père Benoît la chassa de sa demeure : malheur à celle par qui le scandale arrive, lui dit-il, ajoutant à voix basse : Luc 17.1. Et il se signa.

Marguerite fut recueillie dans un foyer pour femmes délaissées, puis, après la naissance de sa fille Agnès, disparut à jamais de la mémoire des hommes. Agnès fut envoyée à l'orphelinat Sainte-Blandine, dans la banlieue de Clermont-Ferrand. Elle y passa une enfance et une adolescence studieuses et toutes de prières qui purent, jusqu'à son arrivée au couvent des Saints-Innocents, la maintenir, Dieu soit loué, dans une innocence absolue. C'est sans doute cette innocence de rêve et tellement inattendue chez une jeune fille d'aujourd'hui qui lui valut d'être dénommée par la Mère supérieure : sœur Angélique de la Vierge Marie.

Marie-Thérèse prit aussitôt sœur Angélique sous sa coupe pour lui inculquer la bonne

marche de ses dévotions. Lever à quatre heures trente et mise, à jeun, directement au travail : Marie-Thérèse viendrait vérifier, à six heures, ce qu'elle avait fait. Un seul repas par jour qu'elle prendrait debout dans la cuisine et douze prières quotidiennes qu'Angélique ferait en sa compagnie, mais pour elle les genoux sur une étroite barre de fer afin de mieux contribuer à sa nécessaire mortification. Contrairement aux autres, elle prendrait une douche trois fois par semaine : elle était à cet âge où l'impératif de se purifier est le plus fort. Ce serait le soir, à neuf heures, sous l'étroite surveillance de Marie-Thérèse. Elle devait tout voir, tout savoir, avait-elle expliqué à Angélique, et celle-ci devait faire connaître à sa Mère la moindre de ses pensées, ou désirs, si par quelque maléfice elle en avait qui vinssent surnoisement à naître. Car les jeunes filles sont, hélas, une proie facile pour le Démon qui sait comme nul autre s'immiscer dans les pensées (et plus encore entre les jambes !), et le fait avec la plus ignoble délectation dans les pensées les plus secrètes de celles qui se croient innocentes. Malheureuse ! il n'y a pas d'innocence au regard de Dieu, il n'y a que péché.

En mars, avant l'arrivée des beaux jours, Marie-Thérèse supprima le morceau de viande auquel, une fois par semaine, avait droit Angélique. Celle-ci d'ailleurs, un peu rondelette à son arrivée, s'était à présent considérablement amincie. Mais les seins dressés, ronds et pulpeux qu'arborait sous la douche la jeune sœur offerte à la Vierge Marie, et ce bas-ventre tendu, légèrement arrondi en pente douce vers cette touffe gonflée et blonde... tout cela demeurait évidemment un problème qu'il faudrait rapidement résoudre, songeait Marie-Thérèse lorsqu'elle contemplait Angélique nue, ruisselante d'eau.

On était à la mi-avril, les arbres se couvraient de feuilles tendres et, dès l'aube, on entendait crier à la vie les pies et les merles. Sœur Angélique, diaphane, avait encore maigri. Marie-Thérèse, elle, comme en chaque venue du printemps depuis bientôt quarante années, ressentait au fond de son ventre et là, entre ses cuisses, le réveil de cet animal vorace contre lequel il lui avait toute sa vie fallu se battre, et pour le calmer enfin trouver à le satisfaire.

Un matin, tandis qu'elle contemplait Angélique, appuyée au mur sous la douche, car elle était si faible à présent qu'elle supportait mal la violence du jet, elle considéra que le moment était venu. Lorsque la novice, tremblante, est sortie de la douche, elle l'a séchée et lui a dit de la suivre, sans s'habiller, c'était inutile.

Elle lui tenait la main, elles ont descendu un escalier dérobé, inconnu de la jeune sœur, qui menait à une sorte de cave, profondément enfouie sous terre. Elles ont longé une longue galerie humide, puis Marie-Thérèse a fait entrer Angélique, toujours entièrement nue, dans une cellule fermée par une grille et faiblement éclairée par des cierges. Elle lui a dit de s'allonger sur la table de pierre installée là, au centre de la pièce, dressée comme un autel. Quand Angélique, grelottante, se fut étendue de tout son long, immobile, Marie-Thérèse lui fit écarter les jambes et, avec une corde, l'attacha solidement à la table, poignets et chevilles liés.

Tout était en ordre, enfin. Elle a longuement passé ses mains rêches sur le corps tiède et palpitant de la jeune fille, ce corps si tendre, cette peau si douce, ces seins qui tenaient si bien dans chaque paume. Angélique avait fermé les yeux. D'un souffle haletant Marie-

Thérèse cherchait à évacuer le Démon caché entre ses cuisses qui embrasait sa poitrine flétrie, et ce vieux cœur qui battait, battait si fort encore. D'une main experte et ferme elle a longuement vérifié qu'Angélique était bien vierge. Mon Dieu, mon Dieu, cette douceur, odorante et humide... Puis, d'une voix rauque, essoufflée, assourdie par l'émotion, elle a dit : tu es restée pure, te voilà digne de quitter cette terre et d'être offerte en présent à Dieu. Plus tôt tu t'abandonneras à Lui, moins longtemps tu sentiras les souffrances de la soif, de la faim et du froid, les morsures de la solitude, les déchirements de l'abandon. Le Démon qui te possède encore va quitter ton corps par cette fente obscène toujours ouverte et moite au bas de ton ventre, qui bientôt sera sèche enfin. Les cierges s'éteindront bien avant que tout ne soit fini pour toi. Il te faudra lutter seule dans la nuit, sans autre espérance que Dieu. Plus tard nous viendrons, mes sœurs et moi, prendre tes restes et les enfouir dans la terre de notre couvent où tu trouveras la paix. Sois donc heureuse !

Agnès n'eut pas la force d'un mot, d'un cri. Marie-Thérèse a refermé la lourde grille. Le regard effrayé et suppliant de sœur Angélique lui indiquait qu'elle était sur la bonne voie. D'un pas lent elle a remonté la galerie suintante à l'air fétide et rare vers la douce lumière et la clémence du printemps. Sereine, elle songea qu'il y avait bien le temps avant l'hiver prochain pour préparer la venue d'une autre jeune fille...

Il y eut les semailles, le couvent vibrant comme une ruche. L'été et ses vents lourds chargés de langueurs et de parfums, et avec lui les moissons, la joie paisible des récoltes. Enfin les bourrasques d'automne, les pluies, les nuits longues. Ce n'est qu'en décembre, un peu avant la Nativité, que Marie-Thérèse est descendue voir ce qu'il restait de sœur Angélique. Elle découvrit un corps aussi sec que celui d'une momie, sans yeux, sans lèvres, sans seins, un trou béant et racorni à la place du sexe. Nous sommes bien peu de chose, a songé la Mère supérieure. Je vais prévenir les sœurs que nous ne tarderons plus à accueillir une nouvelle lingère...

La Mère, aidée de deux couventines, a enterré Angélique au tout début de l'hiver, par un après-midi terne de janvier. Moins d'un an après son arrivée au couvent des Saints-Innocents. Le corps était si desséché qu'il ne pesait presque rien, il n'y avait vraiment pas grand chose à enfouir. La cérémonie n'a duré qu'un quart d'heure.

Parmi les croix, sous un léger monticule de terre semé d'herbes folles battues par les vents millénaires, lugubres et glacés du plateau de Millevaches, elle repose pour l'éternité.

Bernard Desportes est né à Paris en 1948. Il a fondé en 1995 la revue littéraire *Ralentir travaux*. En 2007, il est nommé commissaire du Salon international du livre de Tanger. Il a publié une quinzaine d'ouvrages (romans, poésies, essais), dont récemment : *Une irritation* (Fayard, 2008), *L'Espace du noir* (Le Livre d'Art, 2010), *L'Éternité*, (Al Dante, 2012), *Irréparable quant à moi - André du Bouchet* (Obsidiane, 2014).